Mais la mémoire de Catherine mérite aussi d'être défendue contre l'imputation d'injustice et d'ingratitude dont on pourrait être tenté de la charger en s'en rapportant au témoignage personnel de la princesse, dont quelques déclarations élogieuses, introduites à titre d'artifice oratoire, ne suffisent pas à atténuer la rancunière animosité (1).

« Je ne puis m'accommoder de tous les caractères », disait un jour Catherine à Chrapowicki en parlant de son ancienne amie. « Celle-ci ne peut vivre avec personne. »

II

En 1773, au moment où Solms se désolait de ne pas trouver à mettre en œuvre, dans l'entourage de Catherine, quelque influence féminine, la souveraine avait bien une amie intime et une confidente, mais qui ne pouvait être d'aucun secours : « L'Impératrice ne vit familièrement qu'avec la comtesse « Bruce, et celle-ci n'ose jamais lui parler d'affaires », affirmait le diplomate. Il y avait bien des affaires dont la comtesse Bruce entretenait la Tzarine, mais qui n'intéressaient ni Frédéric ni son envoyé. Il est juste de dire encore que la princesse Dachkof n'aurait pas voulu probablement s'occuper de celles-là. La comtesse Bruce s'en occupa pendant de longues années à l'entière satisfaction de son impériale amie, jusqu'au jour où il lui arriva, ainsi que nous l'avons raconté, de s'oublier dans l'exercice de ses fonctions derrière une porte mal fermée. Catherine fut clémente. Korssakof était beau, le rôle attribué à la comtesse créait naturellement entre elle et les élus de la faveur impériale une intimité pleine de périls, et la souveraine ne pouvait s'étonner outre mesure qu'on prît goût après elle à des mérites et à des charmes qu'on avait été dans le cas d'apprécier avant. La confidente en fut quitte pour suivre dans l'exil, à Moscou, le favori déchu et pour y être à son tour abandonnée par lui. Catherine lui garda toujours un souvenir indulgent : « Il est impossible de ne pas la regretter « quand on l'a beaucoup connue », écrivit-elle à Grimm en 1785, à la nouvelle de sa mort. Les attributions confidentielles de la comtesse, au sujet desquelles nous aurions de l'embarras aujourd'hui à nous exprimer plus clairement (1), ont été autrefois l'objet de nombreux et très explicites commentaires. Byron les a chantées dans une strophe célèbre, mettant en scène la première apparition de son Don Juan à la cour de Catherine, où la comtesse Bruce se trouvait alors remplacée par mademoiselle Protassof :

(1) L'original des *Mémoires* de la princesse, écrits en 1804 en français, a été brûlé en 1808. Deux copies seulement en ont été conservées, l'une dans les Archives de la maison Vorontsof, l'autre dans la famille de miss Vilmot, devenue mistress Bradford. Ces copies, revues et corrigées par la princesse elle-même, sont de la main de madame Bradford. La traduction russe (Londres, 1859) a été faite d'après une traduction anglaise de 1840

An order from her majesty consign'd
Our young lieutenant to the genial care
Of those in office : all the world look'd kind
(As it will look sometimes with the first stare
Which youth would not act ill to keep in mind)
As also did Miss Protassof then there
Named from her mystic office l' « Eprouveuse »
A terme inexplicable to the muse.

S'il faut en croire un document diplomatique, destiné à être mis, au moins d'une manière indirecte, sous les yeux du duc d'Aiguillon, ces attributions auraient été encore susceptibles d'une extension propre à en accentuer le caractère scabreux. « Il paraît, y lisons-nous à la date du 7 août 1772, qu'on veut « que le grand-duc ne se présente pas en novice à sa future « épouse, et, si je crois des détails de la cour, madame de « Bruce lui a donné déjà un avant-goût des plaisirs, dont la « théorie ne lui avait procuré qu'une idée illusoire et dange- « reuse. C'est une femme de quarante ans qui a des restes de

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice*, p. 553.

« beauté et un excellent caractère. » L'auteur du document, qui n'est autre que Sabatier de Cabre, reconnaît cependant qu'il y a doute à ce sujet, car, « selon d'autres notions plus « vraisemblables, les prémices de la virilité du prince ont été « ou vont être appliquées à une jeune veuve, saine et fraîche, « portant le nom de Czartoryski ».

Sœur du grand Roumiantsof, la comtesse Bruce a un mari qui ne vit pas avec sa femme, ce dont on peut l'excuser, mais qui n'est pas empêché de profiter de son crédit pour se pousser, sans autre mérite, à une haute situation. Fils d'un Écossais émigré en Russie à l'époque du protectorat de Cromwell, il devient sénateur, général en chef, lieutenant-colonel des gardes au régiment Siemionovski, et enfin gouverneur général de Novgorod et de Twer, à la place de Sievers.

Après la catastrophe de 1779, la confiance si cruellement abusée de Catherine passe, s'il faut en croire Harris, à une des demoiselles Engelhardt, sans qu'il soit possible d'attribuer à celle-ci, à défaut d'autre preuve, l'héritage du « mystique » et inexplicable office de la comtesse, auquel son caractère, tel que de respectables traditions de famille nous le font connaître, semble répugner. Cette nièce de Patiomkine a, d'autre part, passé, sur la foi d'une légende assez accréditée, pour une fille de la souveraine et du grand favori. On a prétendu expliquer ainsi la situation privilégiée qu'elle a toujours conservée dans l'entourage impérial : logée au palais, choyée comme un enfant chéri et pourvue d'un train de princesse du sang. Rien ne justifie encore, historiquement, cette supposition, les égards exceptionnels de Catherine pour celle qui en fut l'objet étant d'ailleurs susceptibles d'une autre explication. Devenue, en 1781, par son mariage avec le comte Branicki, la femme du dernier grand général de la Pologne, cette confidente, que plusieurs générations ont connue ensuite donnant l'exemple de toutes les vertus, vénérée par ses enfants et petits-enfants, adorée comme une fée bienfaisante par ses paysans de l'Ukraine, a pour elle, à la cour de son impériale amie, un mérite particulier : elle y devient, au moment des derniers partages de la

République, une personnification expressive de l'œuvre de conquête et d'assimilation poursuivie sur les bords de la Vistule. En 1790, Catherine s'avise même de lui attribuer un rôle politique : une lettre que l'Impératrice lui adresse, que la *Gazette de Hambourg* reproduit et dont de nombreux exemplaires sont répandus en Pologne, a pour objet de rappeler à la raison les Polonais, entraînés à ce moment par un élan généreux de résistance à l'invasion étrangère, et de leur conseiller de « ne pas imiter le rossignol, qui, chantant les yeux « fermés, se laisse avaler par un crapaud », comparaison plus ingénieuse que flatteuse, ce semble, pour celle qui l'emploie.

Pour mademoiselle Protassof, qui, dès 1781, figure sur la liste des confidentes en service ordinaire et extraordinaire, il n'y a nulle réserve à faire; elle a, comme héritière directe de la comtesse Bruce, une possession d'état universellement reconnue. Cousine proche des Orlof et fille d'un sénateur décoratif, elle cumule d'ailleurs son emploi avec un espionnage savamment exercé au sein de la jeune cour par l'entremise de mademoiselle Nelidof, l'ingrate et traîtresse favorite de Paul. Née en 1744, elle doit survivre de longues années à Catherine. On la verra encore au congrès de Vienne, couverte de diamants comme une châsse et affichant la prétention de passer partout la première — sans doute parce qu'il lui est arrivé, en effet, de prendre le pas sur Catherine en d'autres circonstances,

Quant à Anne Narychkine (née princesse Troubetzkoï), chez laquelle, en 1755 déjà, avaient eu lieu les rendez-vous de la grande-duchesse avec Poniatowski, son rôle dans l'intimité de Catherine et dans l'histoire du favoritisme semble avoir été celui d'une courtière avisée, discrète et n'oubliant pas ses petits profits. L'avènement de Zoubof lui vaut une montre de prix offerte par le favori le lendemain de son installation à la cour, et les avantages qu'elle en retire ne se bornent sans doute pas là. Catherine fut longtemps à ne pouvoir littéralement se passer d'elle. Dans les rares occasions qui l'éloignaient du palais où elle avait toujours un appartement, des messages affectueusement pressants ne tardaient pas à solliciter son

prompt retour : « Comme je sais que vous êtes une dame très « charitable, que vous fréquentez aux dépens de votre santé « les morts et les malades, j'espère que vous étendrez vos « bonnes œuvres jusqu'à moi. Je suis tombée malade et prête « à recevoir l'extrême-onction ; ne serait-ce que pour vous « voir, je me la ferais donner. Daignez donc m'honorer de « votre visite, si des saignées et des purgations, des lavements « et des sudorifiques ne vous retiennent à la maison. Enfin, « venez à corps (*sic*) et à cris et malgré le brouillard et le « mauvais temps, venez, ne serait-ce que pour faire rire « Gyon (médecin de cour), qui est témoin de ce testament que « je vous adresse. Et n'oubliez pas de m'apporter de quoi « rire, car une personne qui se purge est toujours mélan- « colique. »

Anne Narychkine mourut en 1820 dans la maison de son cousin Roumiantsof, l'envoyé de Catherine auprès des émigrés de Coblentz, dont, veuve et sans enfants, elle était devenue la compagne.

J'ai regret d'associer à ces figures féminines, louches et noyées d'ombre, celle d'une femme qui dut à des titres entièrement différents la confiance de la grande souveraine, changée chez ses successeurs en vénération. Madame de Lieven ne devrait pas trouver place dans ce chapitre ; mais il serait également difficile de la placer ailleurs. Elle échappe à tout classement. Elle paraît isolée dans l'entourage de Catherine. Elle y est unique.

Un de Lieven fut le compagnon le plus fidèle de Charles XII. Les vicissitudes politiques, en faisant de son pays d'origine une province russe, avaient appauvri cette famille, une des premières de la Livonie. Charlotte de Lieven, née de Posse, femme d'un général-major au service de la Russie, vivait fort modestement dans un faubourg de Riga, élevant ses quatre enfants avec les maigres ressources d'une petite pension, quand elle fut recommandée par Sievers à Catherine pour diriger l'éducation des filles de Paul. Elle s'effara à l'idée de quitter sa retraite et d'affronter une cour qui par tout ce qu'elle en

savait et tout ce qu'elle en ignorait était également redoutable à ses yeux. Mais le gouverneur de l'endroit, Brown, reçut des ordres qu'il exécuta comme on exécutait généralement les ordres de Catherine : mise presque de force dans une calèche de voyage, madame de Lieven fut transportée à Saint-Pétersbourg, conduite directement au palais et mise en présence d'un secrétaire de Sa Majesté, chargé de lui faire subir un premier examen. Il l'interrogea, et, à demi morte de fatigue et d'émotion, elle répondit en disant ses angoisses, le chagrin où elle était d'avoir quitté ses enfants, et son désir de revenir les retrouver. Elle parlait d'abondance, quand une voix féminine brève et dure, mais adoucie par une inflexion bienveillante, l'interrompit, disant :

— Vous êtes la femme qu'il me faut ! Suivez-moi.

Derrière une tapisserie soulevée sans qu'elle s'en aperçût, l'Impératrice était là.

Cela se passait en 1783. Madame de Lieven vécut, depuis, près d'un demi-siècle à cette cour qui lui avait donné tant de frayeur. Elle dirigea l'éducation des grandes-duchesses, de même que celle des grands-ducs, petits-fils de Catherine, « avec une franchise quelquefois rude », a dit Guizot, qui fut l'ami de sa belle-fille, la célèbre princesse de Lieven, mais avec un esprit supérieur. Paul, qui ne trouvait guère une mère en Catherine, donna à la gouvernante de ses enfants tout le respect et un peu de l'affection qu'il n'arrivait pas à placer ailleurs. Alexandre et Nicolas la traitèrent en grand'mère. Elle mourut en 1828, après avoir été élevée au rang de princesse et d'altesse en 1826, à l'occasion du couronnement du second de ses élèves.

III

A s'en rapporter à une tradition très solidement établie en Russie, la place qui reviendrait à Ivan Ivanovitch Betzki ne